

Le téléphone

Lisa Carducci

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13939ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carducci, L. (1994). Le téléphone. *Moebius*, (61), 77–79.

Le téléphone

Lisa Carducci

J'ai trouvé une phrase volontairement obscure par laquelle je commencerai peut-être un roman, un jour : « Quand j'aperçus son parapluie, ébouriffé comme un pénis après l'amour, je me souvins de celui de C. Point. Je l'aimais bien. Point. Il l'avait oublié depuis. Point. Dans un restaurant. Point. »

K. m'avait reconnue de loin. Moi, pas encore. Je fixais le parapluie. Nous marchâmes du métro à chez moi. Il me rendait visite pour la première fois. Il m'avait apporté deux cadeaux : un dessin et un toutou. Mais il ne me les donna qu'au moment de partir : j'avais dû réussir l'épreuve.

Il me dit que depuis cinq mois il n'avait pas mangé la cuisine de son pays, et que moi, étrangère, je la faisais aussi bien que les femmes de chez lui. Il mangeait lentement, mastiquait bien, dégustant avec plaisir. Nous nous servions mutuellement. Je me demandais s'il faisait l'amour avec autant de soin.

Pendant que j'allai répondre au téléphone, il se mit à laver la vaisselle. Je pris plaisir à le laisser faire. « Puisque tu es seule pour tout le travail », dit-il. J'acquiesçai.

Il m'enseigna les bases de la méditation. La position du lotus. Il m'expliqua le stade de l'air, celui de la lumière, celui de la sagesse. Il remonta ma colonne vertébrale de son index, me parla de l'eau plus sucrée que le sucre qui remplit la bouche de plaisir quand on se concentre sur l'abdomen, chercha mon nombril dans les plis de ma jupe...

Il me semblait le voir trembler tout à coup ; ses mains, ses yeux, tout son corps était plein de désir. Il parlait pour se donner une contenance. Le téléphone sonna.

Puis nous regardâmes des photos. Il me fit asseoir sur la même chaise que lui. J'en approchai une autre. Cela n'y changea rien. Son bras m'entourait, me serrait ; il était très long puisque sa main revenait sur mon sein gauche. Il me demanda comment on appelait, dans ma langue, « cette chose » qu'il palpait.

De temps à autre il m'embrassait sur la joue, dans le cou. Je ne réagissais pas vraiment. Je me donnais du temps en lui demandant de rester tranquille. Et puis je me dis : pourquoi pas ? Mais tout cela se passait au niveau analytique, cérébral. Je pris sa bouche, pour voir. Ses lèvres foncées, bien dessinées, charnues. Depuis deux heures que je les regardais. Depuis une semaine que je m'y préparais. Au cas...

Il glissa une main sous mon chandail. Dégrafa avec peine mon soutien-gorge. Je trouvais sa passion trop sage, trop intellectuelle. Je lui apprendrais, moi, la fougue.

Le téléphone sonna. Ce n'était pas encore l'appel que j'attendais. Je filais vers la salle de bains quand il m'attrapa, me prit sur ses genoux, me demanda d'enlever ma jupe. Moi, j'étais bien « en haut » seulement. Je prenais mon temps, me souvenais que je m'étais promis un jour de ne jamais dire oui quand je pensais non. Vraiment, je n'avais pas envie de plus. Il me dit que depuis cinq mois il n'avait pas touché de femme. Moi, point d'homme depuis exactement le double du temps.

Alors je lui avouai que j'avais peur, et que la peur me rendait impossible toute jouissance. Il demanda évidemment de quoi. Je dis que j'avais le SIDA. Il fut très surpris mais pas choqué. Parce que j'avais été franche. J'étais sûre qu'il n'y aurait pas cru, mais voyant qu'il accrochait, je dis que ce n'était qu'une blague. Que, cependant, je craignais ce mal au point de réduire à néant ma vie sexuelle. Il me jura qu'il n'avait jamais approché d'autre femme que la sienne. Je voulus bien le croire. Tous mes arguments étaient tombés. Je redevais sans défense. Je dis : « D'accord. »

Dans la chambre je me déshabillai seule ; il me regardait avec ravissement, oubliant de faire de même. Je déboutonnai sa chemise bleue, impeccablement repassée. Il continua pendant que je préparais le lit. Mais en m'embrassant il m'allongea sur le tapis chinois. Son corps était blanc, propre

et parfumé, sans poils. Je lui mordillai l'épaule, lui léchai la poitrine. Je commençais à jouir, il riait. Il me pénétra, maladroitement, son pénis n'étant pas encore assez rigide. Le plaisir s'installait en profondeur. Lorsque je pensai aux cinq mois de continence, je lui demandai s'il pouvait attendre. Il me fit répéter. Déjà trop tard. Alors je me contenterais de ses mains.

Je pris son pouce dans ma bouche, rythmai le mouvement des corps. Je mis son autre main sur mon pubis en mal de caresses. Et sa bouche sur mes seins à manger. Il releva la tête et alla regarder mon sexe. J'étais intimidée. Il me demanda: «Quel âge as-tu?» Je répondis et retournai la question. Je ris. «Tu as eu une mauvaise surprise?» Il ne répondit pas. Je n'y tenais pas d'ailleurs.

Je le renversai et le chevauchai. Son pénis était flasque. Maintenant c'était moi qui le désirais et je le lui dis. «Faisons-le encore.» – «Je suis tout mou.» Que diable ! Il avait pourtant des mains; deux, et si belles... Il avait dit «je»; j'étais contente. Je n'ai jamais pu supporter les hommes qui parlent de leur pénis à la troisième personne.

Il s'était assis à côté de moi. Je dis: «Imagine que je suis une motte de glaise.» Alors il me sculpta. Il admira son œuvre. Il me demanda si, quand j'étais jeune, j'avais de gros seins. «Non. Maintenant ils sont plus gros.» J'aurais dû lui répondre que j'avais 64 ans tout à l'heure...

Décidément, il n'avait aucune envie de ces jeux qui auraient si bien fait mon affaire. J'aurais voulu qu'il m'entende gémir, crier, me lamenter; qu'il me voie me tordre, rire, pleurer. Il aurait sans doute aimé cela; il n'avait eu qu'un aperçu du plaisir.

Il m'attira vers lui, releva ma tête et se prépara à prendre ma bouche. Enfin ! Juste au moment où je venais de rendre mon verdict: piètre amant. Je n'étais pas humiliée mais fort insatisfaite; mon sexe était encore bouillonnant et ouvert. «J'aime bien ton corps», dis-je en me levant. Le téléphone avait déjà sonné trois fois.